

au lieu d'y verser quelques gouttes de nitrate d'argent. On obtient, au bout de quelques instants, un précipité qui peut dénoter une addition de sel marin ou d'acide chlorhydrique. Qu'on verse sur le précipité de l'acide sulfurique, si le précipité se dissout, c'est du sel; si au contraire il ne se dissout que dans l'ammoniaque, c'est de l'acide chlorhydrique ou esprit de sel.

On nous adresse la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,
Les événements désagréables, mais nullement mystérieux, qui viennent de s'accomplir dans une maison située près du Moulin de Roubaix et dont vous avez déjà entretenu vos lecteurs, ont donné lieu aux versions les plus exagérées. Il n'est pas de fable que le public malin, désœuvré ou méchant, ne se soit plu à inventer et à colporter avec un esprit dont le bon peuple crédule a été trappé.
Locataire de la maison en question, je viens vous prier d'ouvrir un concours dans les colonnes de votre journal et d'offrir en mon nom une prime à l'auteur du meilleur conte brodé sur ces événements.
Tout manuscrit non signé ne serait pas publié.
Recevez, etc.

J.-B. BOURGEOIS.

Roubaix, 17 décembre 1863.

VILLE DE ROUBAIX.

COURS PUBLIC DE CHIMIE.

Lundi 21 décembre, à 8 heures du soir.
DU SEL MARIN.

Historique du sel, sa composition, ses propriétés, ses nombreux usages. — Mines de sel gemme; leur exploitation. — Sources et lacs sales; leur exploitation. — Eaux de la mer: leur composition et leurs propriétés. — Comment on rend l'eau de mer potable: 1° par le procédé de Porta; 2° par le procédé du capitaine Freycenet.

COURS PUBLIC DE PHYSIQUE.

Mercredi 25 décembre, à 8 h. du soir.

DE LA DÉCLINAISON. (Suite).

Boussole marine. — Aiguille de boussole. Usage et origine de la boussole. — De la déclinaison en différents lieux. — Lignes isogoniques. — Ligne sans déclinaison. — Méridiens magnétiques vrais et parallèles magnétiques. — Pôles magnétiques.

Pour toute la chronique locale: J. REBOUX.

COURS DE LA BOURSE.

Cours de clôture. le 16 le 17 hausse baisse
3 % ancien. 66.40 66.15 » » 25
4 1/2 au compt. 94.90 94.30 » » 60

Tribunaux.

Le procès en diffamation intenté par M. Victor Lanjuinais à M. Messon, directeur général de l'Union bretonne, de Nantes, procès que M. Dufaure était allé soutenir, a été appelé à l'audience de lundi dernier et remis à quinzaine, sur la demande de M. Messon, qui a fait valoir un cas de maladie.

CORRESPONDANCE.

Nous publions sous notre responsabilité légale le résumé suivant extrait de nos correspondances :

Paris, 16 décembre 1863.

A pareil jour de l'année 1840, il y a aujourd'hui 23 ans, les restes mortels de l'Empereur Napoléon I^{er} arrivaient à Courbevoie. Malgré un froid de 18 degrés, 500,000 personnes venues de tous les points de la France couvraient le chemin des Invalides à Courbevoie dès 5 heures du matin. Jamais on n'avait vu solennité pareille.

Le maréchal Forey qui a passé la journée d'hier à Compiègne, est de retour à Paris.

Il est question à Londres d'une crise ministérielle. Ce ne serait point lord Russell qui se retirerait, mais le ministre des colonies.

On a beaucoup remarqué dans le monde politique la présence du comte Walwski et de la comtesse Walwska au dîner donné avant-hier dimanche, au Palais-Royal par le prince Napoléon, et cette circonstance, que son Altesse Impériale a passé une partie de la soirée en conversation particulière avec le comte Walwski. Ainsi tombent tout à fait les bruits répandus, il y a quelque temps, qu'il existait une certaine assiduité entre le prince Napoléon et l'ancien ministre d'Etat.

L'Indépendance Belge parle d'une réunion de l'extrême gauche de la Chambre, dans le but de faire, au sujet de l'Adresse, une motion en faveur de la Pologne. La réunion, qui se composait des cinq, moins M. Diramon, remplace cette fois par M. Marie, aurait, à l'unanimité, rejeté l'idée d'une démonstration en faveur de la guerre. On s'est divisé sur la question de connaître les Polonais comme belligérants, et enfin on a adopté la proposition d'une phrase qui demanderait le rappel de notre ambassadeur à St-Petersbourg.

Dans cette même réunion, il a été décidé que les cinq ne se diviseraient pas, que les décisions prises à la majorité seraient obligatoires pour eux, et qu'on admettrait tous ceux qui voudraient s'adjoindre à ce noyau démocratique, mais aux mêmes conditions. Quant à l'amendement polonais, émane d'une réunion précédente, il sera soumis à une grande réunion composée de toutes les nuances de l'opposition; et convoquée chez M.

Marie. Il y aura vingt-deux appelés. Inutile d'ajouter que M. Thiers est du nombre dit l'Indépendance Belge.

Voici la proclamation du comité national vénitien, que signalait avant-hier une dépêche de Milan :

Concitoyens, les événements depuis si longtemps invoqués s'approchent enfin. Il ne s'agit pas ici d'user l'enthousiasme par de vaines promesses: votre comité ne l'a jamais fait.

Votre comité vous a dit jusqu'ici qu'il était nécessaire d'attendre patiemment, mais avec constance et confiance, et que le muet langage de nos sacrifices était une solennelle protestation contre la domination de l'Autriche; une déclaration éloquent de notre foi au roi, au Parlement et aux destinées de l'Italie; une sanction continue de notre droit et de notre ferme résolution de nous unir à la patrie italienne.

Aujourd'hui, nous vous disons: « La dure période de l'attente va cesser, et l'heure de l'action approche. » Soyons prêts et unis en attendant le signal !

Pour toute la correspondance: J. REBOUX.

Il existe, dans le comté de Cornwall, un petit village appelé Flushing où reside un magon du nom de Porter. Un frère de cet homme disparut subitement, il y a quelque vingt ans. On ne le vit plus dans le village, et les voisins ne savaient sur son compte que ce qu'ils apprenaient par des conjectures ou de vagues rumeurs.

Les bruits étaient d'une nature sinistre, et les présomptions ne faisaient pas grand honneur au caractère de Porter. On s'imaginait que les hurlements qu'on entendait sortir du fond de la maison étaient poussés par le frère sequestré qui avait été soudainement soustrait aux regards des hommes. Ces bruits se multiplieraient et se répèrèrent, jusqu'à ce que l'emprisonnement du frère, devenu presque fou, devint enfin une conviction bien arrêtée. On entendait, surtout durant les froides nuits d'hiver, d'affreux cris perçants et de douloureuses lamentations. Cependant, malgré tous ces faits, qui atestaient qu'une pauvre creature humaine était en proie à des tourments horribles, personne dans tout le village ou aux environs ne faisait le moindre effort pour la délivrer. Il s'écoula ainsi vingt années, et l'histoire du misérable captif devint une légende qui eût pu passer pour une des anecdotes de la tyrannie féodale; mais tel le narrateur pouvait donner à celui qui l'écouloit une preuve auriculaire de la vérité de son récit, en le mettant à même d'entendre les cris du désolé prisonnier. Enfin vint à Flushing un homme étranger à la localité né dans le nord de l'Angleterre. Il apprit l'histoire de l'aliéné emprisonné, et après s'être assuré que ce récit pouvait être vrai, le docteur Byrne se mit en communication avec le secrétaire de l'intérieur, et régulièrement autorisé il pénétra, en compagnie de deux gentlemen, dans la maison de Porter, et alla directement à l'endroit où était relégué l'infortuné prisonnier.

C'était une petite chambre, un affreux réduit dont les quatre murailles suintaient d'humidité. Les ordures entassées pendant tant d'années avaient détruit en partie le plancher qui tombait tout pourri. Il s'exhalait une puanteur horrible. D'un côté était un vieux bois de lit dont le fond se composait de planches qui, ainsi qu'une partie du plancher, présentaient une masse d'ordures et de saletés. Sur ce bois de lit était assise une creature qui avait à peine conservé l'apparence d'un être humain; et, en effet, on le dépeint comme ressemblant à un singe ou à un babouin plutôt qu'à un homme. C'était là le frère de Porter qu'on avait perdu de vue. Il n'avait point de vêtements, point de lit pour se coucher, point de couverture, si ce n'est deux vieux sacs. Il était accroupi: ses genoux touchaient à son menton, ses pieds étaient liés l'un par-dessus l'autre, ses mains fortement crispées et ses bras attachés à ses côtés. Ses jointures s'étaient raidies, faute d'action. Ce n'était pas un fou enragé, il était tombé à l'état de cretinité. On fit venir des gens de service expérimentés. Il fut lavé, habillé et transporté au prochain asile d'aliénés. Nous ne présenterons des observations sur la conduite des parents que lorsqu'il aura été procédé à une enquête publique. Mais quel tableau de la nature humaine offrait la foule assemblée à la porte extérieure de Porter quand elle vit sortir le frère idiot ! Cette foule, nous dit-on, se composait de certaines personnes dont un grand nombre avaient connu ce malheureux dans sa jeunesse. Les uns s'empressaient de lui serrer la main; d'autres, les larmes aux yeux, demandaient: Se peut-il que ce soit là un homme ? D'autres, enfin, priaient Dieu de bénir le docteur Byrne. Quel tableau de cette foule étaient des gens qui, durant vingt années, s'étaient aperçus qu'un de leurs semblables, une de leurs connaissances, souffrait un cruel emprisonnement, et cependant ils n'avaient jamais fait un seul pas vers lui ! Maintenant qu'un étranger plein d'humanité le délivre, les voilà qui se livrent à des manifestations de sympathie et d'admiration. (Observer).

Le 27 novembre, M. le comte de Stolberg-Wernigerode mariait sa fille au prince de Reuss, dans son château de Jandwitz, près de Kupferberg, en Silésie. Cette fête de famille, commencée dans la joie, devait finir dans les larmes.

Le soir de la cérémonie et peu de temps avant de se mettre à table, la plus jeune des filles du comte, âgée de onze ans, s'était retirée dans sa chambre pour changer de toilette. Cette chambre n'étant pas éclairée, l'enfant s'appretait à allumer une bougie, quand le phosphore de l'allumette qu'elle tenait à la main tomba sur sa robe de mousseline, et en moins de temps qu'il nous en faut pour tracer ces lignes, l'infortunée jeune fille était environnée de flammes.

Elle s'élança dans la salle à manger, où deux domestiques tentèrent d'éteindre le feu, mais sans y parvenir. Atturé par les cris, le père accourut, se jeta sur son enfant, l'étreignit de toutes parts, mais sans être plus heureux. Quand on réussit enfin à maîtriser l'élément, il était trop tard. La malheureuse enfant expira après deux jours de souffrances indicibles. Le comte lui-même fut si gravement atteint qu'on craignit qu'il ne succombât victime de son dévouement; cependant sa situation s'est améliorée et on espère le sauver.

Le feu s'est, dit-on, déclaré dans un magasin à chiffons placé dans les greniers de l'usine.

La perte, évaluée à 200,000 fr., était couverte par une assurance à la compagnie la Générale.

Les causes de ce sinistre sont inconnues.

— Jeudi dernier, vers dix heures du soir, un violent incendie a éclaté, dit le Courrier de l'Aude, à la gare des marchandises de Coursan. Malgré les plus prompts secours et l'active intervention du personnel du chemin de fer et de la population de la commune, cette gare, provisoirement établie en planches et charpente, a été complètement dévorée par les flammes, ainsi que deux wagons, l'un chargé de vins et l'autre de trois-six.

La cause de ce sinistre ne saurait être attribuée à la malveillance.

Le dommage a été approximativement évalué à la somme de 30,000 fr.

— Une tentative d'assassinat a mis de nouveau en émoi, dans la journée de dimanche, la population de Montpellier. Une haine violente, qui se manifestait par de fréquentes querelles et des menaces réciproques, existait déjà entre deux jeunes gens, les hommes Daumas et Sicard, l'un et l'autre garçons bouchers, mariés depuis un an et habitant le faubourg de Nîmes.

Vers cinq heures et demie, Sicard passait dans la rue, à peu de distance de son domicile, donnant le bras à sa femme, lorsque Daumas, armé d'un fusil à deux coups, fit feu sur lui et l'atteignit au bras droit, à la hauteur de l'épaule; le coup ayant été tiré à très peu de distance, la charge a porté presque en totalité en faisant une très grave blessure; plusieurs grains de plomb auraient, en outre, pénétré dans la poitrine.

Un agent de police, qui se trouvait à quelques pas de la victime, s'est aussitôt précipité sur le meurtrier et l'a arrêté. Le commissaire central, immédiatement prévenu, a fait conduire Daumas à la maison d'arrêt. (Messager du Midi).

— Mercredi dernier, les créanciers de la compagnie du Great-Eastern résidant à Liverpool se sont réunis pour discuter les mesures à adopter afin de sauvegarder le plus complètement possible leurs intérêts dans la vente du Great-Eastern annoncée pour le 14 courant. Deux propositions se sont produites: en premier lieu, la mise en loterie du vaisseau. Les loteries étant strictement défendues en Angleterre, il faudrait établir le siège de cette opération à Frankfurt-sur-le-Mein et dans quelques autres villes d'Allemagne. Il a été proposé d'un autre côté, de se constituer en Compagnie pour encherir à la vente, jusqu'à concurrence de 100,000 livres (4,000,000 francs); dans ce cas, le montant de la créance de chacun des membres de la Compagnie serait représenté en actions de un livre (25 fr.).

La meeting ne s'est pas arrêté définitivement à l'une des deux propositions: il s'est ajourné à lundi. Si la loterie était organisée, tous les billets en seraient rapidement placés dans la seule ville de Liverpool.

— On a commencé mercredi à Londres les opérations pour la démolition du bâtiment de l'Exposition internationale de 1862. Tout l'œuvre en fer, les madriers, les poutres, etc., dans la nef et les transepts, ont déjà été enlevés, ainsi qu'environ 10,000 pieds de tuyaux pour le gaz et l'eau. Les deux grands dômes et les matériaux formant la nef et le transept doivent être transportés au parc Alexandre pour y être reconstruits. On calcule que l'enlèvement complet de la construction ne pourra être effectué en moins de six ou sept mois. (Globe).

— Les dernières nouvelles d'Alexandrie nous apprennent, d'après l'état actuel des travaux du canal de Suez, que la distance qui sépare le canal d'eau douce de la mer Rouge n'est plus que d'un kilomètre, déjà traversé lui-même par une première rigole.

— Le 27 novembre, M. le comte de Stolberg-Wernigerode mariait sa fille au prince de Reuss, dans son château de Jandwitz, près de Kupferberg, en Silésie. Cette fête de famille, commencée dans la joie, devait finir dans les larmes.

Le soir de la cérémonie et peu de temps avant de se mettre à table, la plus jeune des filles du comte, âgée de onze ans, s'était retirée dans sa chambre pour changer de toilette. Cette chambre n'étant pas éclairée, l'enfant s'appretait à allumer une bougie, quand le phosphore de l'allumette qu'elle tenait à la main tomba sur sa robe de mousseline, et en moins de temps qu'il nous en faut pour tracer ces lignes, l'infortunée jeune fille était environnée de flammes.

Elle s'élança dans la salle à manger, où deux domestiques tentèrent d'éteindre le feu, mais sans y parvenir. Atturé par les cris, le père accourut, se jeta sur son enfant, l'étreignit de toutes parts, mais sans être plus heureux. Quand on réussit enfin à maîtriser l'élément, il était trop tard. La malheureuse enfant expira après deux jours de souffrances indicibles. Le comte lui-même fut si gravement atteint qu'on craignit qu'il ne succombât victime de son dévouement; cependant sa situation s'est améliorée et on espère le sauver.

Il existe, dans le comté de Cornwall, un petit village appelé Flushing où reside un magon du nom de Porter. Un frère de cet homme disparut subitement, il y a quelque vingt ans. On ne le vit plus dans le village, et les voisins ne savaient sur son compte que ce qu'ils apprenaient par des conjectures ou de vagues rumeurs.

Les bruits étaient d'une nature sinistre, et les présomptions ne faisaient pas grand honneur au caractère de Porter. On s'imaginait que les hurlements qu'on entendait sortir du fond de la maison étaient poussés par le frère sequestré qui avait été soudainement soustrait aux regards des hommes. Ces bruits se multiplieraient et se répèrèrent, jusqu'à ce que l'emprisonnement du frère, devenu presque fou, devint enfin une conviction bien arrêtée. On entendait, surtout durant les froides nuits d'hiver, d'affreux cris perçants et de douloureuses lamentations. Cependant, malgré tous ces faits, qui atestaient qu'une pauvre creature humaine était en proie à des tourments horribles, personne dans tout le village ou aux environs ne faisait le moindre effort pour la délivrer. Il s'écoula ainsi vingt années, et l'histoire du misérable captif devint une légende qui eût pu passer pour une des anecdotes de la tyrannie féodale; mais tel le narrateur pouvait donner à celui qui l'écouloit une preuve auriculaire de la vérité de son récit, en le mettant à même d'entendre les cris du désolé prisonnier. Enfin vint à Flushing un homme étranger à la localité né dans le nord de l'Angleterre. Il apprit l'histoire de l'aliéné emprisonné, et après s'être assuré que ce récit pouvait être vrai, le docteur Byrne se mit en communication avec le secrétaire de l'intérieur, et régulièrement autorisé il pénétra, en compagnie de deux gentlemen, dans la maison de Porter, et alla directement à l'endroit où était relégué l'infortuné prisonnier.

C'était une petite chambre, un affreux réduit dont les quatre murailles suintaient d'humidité. Les ordures entassées pendant tant d'années avaient détruit en partie le plancher qui tombait tout pourri. Il s'exhalait une puanteur horrible. D'un côté était un vieux bois de lit dont le fond se composait de planches qui, ainsi qu'une partie du plancher, présentaient une masse d'ordures et de saletés. Sur ce bois de lit était assise une creature qui avait à peine conservé l'apparence d'un être humain; et, en effet, on le dépeint comme ressemblant à un singe ou à un babouin plutôt qu'à un homme. C'était là le frère de Porter qu'on avait perdu de vue. Il n'avait point de vêtements, point de lit pour se coucher, point de couverture, si ce n'est deux vieux sacs. Il était accroupi: ses genoux touchaient à son menton, ses pieds étaient liés l'un par-dessus l'autre, ses mains fortement crispées et ses bras attachés à ses côtés. Ses jointures s'étaient raidies, faute d'action. Ce n'était pas un fou enragé, il était tombé à l'état de cretinité. On fit venir des gens de service expérimentés. Il fut lavé, habillé et transporté au prochain asile d'aliénés. Nous ne présenterons des observations sur la conduite des parents que lorsqu'il aura été procédé à une enquête publique. Mais quel tableau de la nature humaine offrait la foule assemblée à la porte extérieure de Porter quand elle vit sortir le frère idiot ! Cette foule, nous dit-on, se composait de certaines personnes dont un grand nombre avaient connu ce malheureux dans sa jeunesse. Les uns s'empressaient de lui serrer la main; d'autres, les larmes aux yeux, demandaient: Se peut-il que ce soit là un homme ? D'autres, enfin, priaient Dieu de bénir le docteur Byrne. Quel tableau de cette foule étaient des gens qui, durant vingt années, s'étaient aperçus qu'un de leurs semblables, une de leurs connaissances, souffrait un cruel emprisonnement, et cependant ils n'avaient jamais fait un seul pas vers lui ! Maintenant qu'un étranger plein d'humanité le délivre, les voilà qui se livrent à des manifestations de sympathie et d'admiration. (Observer).

Le 27 novembre, M. le comte de Stolberg-Wernigerode mariait sa fille au prince de Reuss, dans son château de Jandwitz, près de Kupferberg, en Silésie. Cette fête de famille, commencée dans la joie, devait finir dans les larmes.

Le soir de la cérémonie et peu de temps avant de se mettre à table, la plus jeune des filles du comte, âgée de onze ans, s'était retirée dans sa chambre pour changer de toilette. Cette chambre n'étant pas éclairée, l'enfant s'appretait à allumer une bougie, quand le phosphore de l'allumette qu'elle tenait à la main tomba sur sa robe de mousseline, et en moins de temps qu'il nous en faut pour tracer ces lignes, l'infortunée jeune fille était environnée de flammes.

Elle s'élança dans la salle à manger, où deux domestiques tentèrent d'éteindre le feu, mais sans y parvenir. Atturé par les cris, le père accourut, se jeta sur son enfant, l'étreignit de toutes parts, mais sans être plus heureux. Quand on réussit enfin à maîtriser l'élément, il était trop tard. La malheureuse enfant expira après deux jours de souffrances indicibles. Le comte lui-même fut si gravement atteint qu'on craignit qu'il ne succombât victime de son dévouement; cependant sa situation s'est améliorée et on espère le sauver.

Il existe, dans le comté de Cornwall, un petit village appelé Flushing où reside un magon du nom de Porter. Un frère de cet homme disparut subitement, il y a quelque vingt ans. On ne le vit plus dans le village, et les voisins ne savaient sur son compte que ce qu'ils apprenaient par des conjectures ou de vagues rumeurs.

Les bruits étaient d'une nature sinistre, et les présomptions ne faisaient pas grand honneur au caractère de Porter. On s'imaginait que les hurlements qu'on entendait sortir du fond de la maison étaient poussés par le frère sequestré qui avait été soudainement soustrait aux regards des hommes. Ces bruits se multiplieraient et se répèrèrent, jusqu'à ce que l'emprisonnement du frère, devenu presque fou, devint enfin une conviction bien arrêtée. On entendait, surtout durant les froides nuits d'hiver, d'affreux cris perçants et de douloureuses lamentations. Cependant, malgré tous ces faits, qui atestaient qu'une pauvre creature humaine était en proie à des tourments horribles, personne dans tout le village ou aux environs ne faisait le moindre effort pour la délivrer. Il s'écoula ainsi vingt années, et l'histoire du misérable captif devint une légende qui eût pu passer pour une des anecdotes de la tyrannie féodale; mais tel le narrateur pouvait donner à celui qui l'écouloit une preuve auriculaire de la vérité de son récit, en le mettant à même d'entendre les cris du désolé prisonnier. Enfin vint à Flushing un homme étranger à la localité né dans le nord de l'Angleterre. Il apprit l'histoire de l'aliéné emprisonné, et après s'être assuré que ce récit pouvait être vrai, le docteur Byrne se mit en communication avec le secrétaire de l'intérieur, et régulièrement autorisé il pénétra, en compagnie de deux gentlemen, dans la maison de Porter, et alla directement à l'endroit où était relégué l'infortuné prisonnier.

C'était une petite chambre, un affreux réduit dont les quatre murailles suintaient d'humidité. Les ordures entassées pendant tant d'années avaient détruit en partie le plancher qui tombait tout pourri. Il s'exhalait une puanteur horrible. D'un côté était un vieux bois de lit dont le fond se composait de planches qui, ainsi qu'une partie du plancher, présentaient une masse d'ordures et de saletés. Sur ce bois de lit était assise une creature qui avait à peine conservé l'apparence d'un être humain; et, en effet, on le dépeint comme ressemblant à un singe ou à un babouin plutôt qu'à un homme. C'était là le frère de Porter qu'on avait perdu de vue. Il n'avait point de vêtements, point de lit pour se coucher, point de couverture, si ce n'est deux vieux sacs. Il était accroupi: ses genoux touchaient à son menton, ses pieds étaient liés l'un par-dessus l'autre, ses mains fortement crispées et ses bras attachés à ses côtés. Ses jointures s'étaient raidies, faute d'action. Ce n'était pas un fou enragé, il était tombé à l'état de cretinité. On fit venir des gens de service expérimentés. Il fut lavé, habillé et transporté au prochain asile d'aliénés. Nous ne présenterons des observations sur la conduite des parents que lorsqu'il aura été procédé à une enquête publique. Mais quel tableau de la nature humaine offrait la foule assemblée à la porte extérieure de Porter quand elle vit sortir le frère idiot ! Cette foule, nous dit-on, se composait de certaines personnes dont un grand nombre avaient connu ce malheureux dans sa jeunesse. Les uns s'empressaient de lui serrer la main; d'autres, les larmes aux yeux, demandaient: Se peut-il que ce soit là un homme ? D'autres, enfin, priaient Dieu de bénir le docteur Byrne. Quel tableau de cette foule étaient des gens qui, durant vingt années, s'étaient aperçus qu'un de leurs semblables, une de leurs connaissances, souffrait un cruel emprisonnement, et cependant ils n'avaient jamais fait un seul pas vers lui ! Maintenant qu'un étranger plein d'humanité le délivre, les voilà qui se livrent à des manifestations de sympathie et d'admiration. (Observer).

Le 27 novembre, M. le comte de Stolberg-Wernigerode mariait sa fille au prince de Reuss, dans son château de Jandwitz, près de Kupferberg, en Silésie. Cette fête de famille, commencée dans la joie, devait finir dans les larmes.

Le soir de la cérémonie et peu de temps avant de se mettre à table, la plus jeune des filles du comte, âgée de onze ans, s'était retirée dans sa chambre pour changer de toilette. Cette chambre n'étant pas éclairée, l'enfant s'appretait à allumer une bougie, quand le phosphore de l'allumette qu'elle tenait à la main tomba sur sa robe de mousseline, et en moins de temps qu'il nous en faut pour tracer ces lignes, l'infortunée jeune fille était environnée de flammes.

Elle s'élança dans la salle à manger, où deux domestiques tentèrent d'éteindre le feu, mais sans y parvenir. Atturé par les cris, le père accourut, se jeta sur son enfant, l'étreignit de toutes parts, mais sans être plus heureux. Quand on réussit enfin à maîtriser l'élément, il était trop tard. La malheureuse enfant expira après deux jours de souffrances indicibles. Le comte lui-même fut si gravement atteint qu'on craignit qu'il ne succombât victime de son dévouement; cependant sa situation s'est améliorée et on espère le sauver.

Il existe, dans le comté de Cornwall, un petit village appelé Flushing où reside un magon du nom de Porter. Un frère de cet homme disparut subitement, il y a quelque vingt ans. On ne le vit plus dans le village, et les voisins ne savaient sur son compte que ce qu'ils apprenaient par des conjectures ou de vagues rumeurs.

Les bruits étaient d'une nature sinistre, et les présomptions ne faisaient pas grand honneur au caractère de Porter. On s'imaginait que les hurlements qu'on entendait sortir du fond de la maison étaient poussés par le frère sequestré qui avait été soudainement soustrait aux regards des hommes. Ces bruits se multiplieraient et se répèrèrent, jusqu'à ce que l'emprisonnement du frère, devenu presque fou, devint enfin une conviction bien arrêtée. On entendait, surtout durant les froides nuits d'hiver, d'affreux cris perçants et de douloureuses lamentations. Cependant, malgré tous ces faits, qui atestaient qu'une pauvre creature humaine était en proie à des tourments horribles, personne dans tout le village ou aux environs ne faisait le moindre effort pour la délivrer. Il s'écoula ainsi vingt années, et l'histoire du misérable captif devint une légende qui eût pu passer pour une des anecdotes de la tyrannie féodale; mais tel le narrateur pouvait donner à celui qui l'écouloit une preuve auriculaire de la vérité de son récit, en le mettant à même d'entendre les cris du désolé prisonnier. Enfin vint à Flushing un homme étranger à la localité né dans le nord de l'Angleterre. Il apprit l'histoire de l'aliéné emprisonné, et après s'être assuré que ce récit pouvait être vrai, le docteur Byrne se mit en communication avec le secrétaire de l'intérieur, et régulièrement autorisé il pénétra, en compagnie de deux gentlemen, dans la maison de Porter, et alla directement à l'endroit où était relégué l'infortuné prisonnier.

C'était une petite chambre, un affreux réduit dont les quatre murailles suintaient d'humidité. Les ordures entassées pendant tant d'années avaient détruit en partie le plancher qui tombait tout pourri. Il s'exhalait une puanteur horrible. D'un côté était un vieux bois de lit dont le fond se composait de planches qui, ainsi qu'une partie du plancher, présentaient une masse d'ordures et de saletés. Sur ce bois de lit était assise une creature qui avait à peine conservé l'apparence d'un être humain; et, en effet, on le dépeint comme ressemblant à un singe ou à un babouin plutôt qu'à un homme. C'était là le frère de Porter qu'on avait perdu de vue. Il n'avait point de vêtements, point de lit pour se coucher, point de couverture, si ce n'est deux vieux sacs. Il était accroupi: ses genoux touchaient à son menton, ses pieds étaient liés l'un par-dessus l'autre, ses mains fortement crispées et ses bras attachés à ses côtés. Ses jointures s'étaient raidies, faute d'action. Ce n'était pas un fou enragé, il était tombé à l'état de cretinité. On fit venir des gens de service expérimentés. Il fut lavé, habillé et transporté au prochain asile d'aliénés. Nous ne présenterons des observations sur la conduite des parents que lorsqu'il aura été procédé à une enquête publique. Mais quel tableau de la nature humaine offrait la foule assemblée à la porte extérieure de Porter quand elle vit sortir le frère idiot ! Cette foule, nous dit-on, se composait de certaines personnes dont un grand nombre avaient connu ce malheureux dans sa jeunesse. Les uns s'empressaient de lui serrer la main; d'autres, les larmes aux yeux, demandaient: Se peut-il que ce soit là un homme ? D'autres, enfin, priaient Dieu de bénir le docteur Byrne. Quel tableau de cette foule étaient des gens qui, durant vingt années, s'étaient aperçus qu'un de leurs semblables, une de leurs connaissances, souffrait un cruel emprisonnement, et cependant ils n'avaient jamais fait un seul pas vers lui ! Maintenant qu'un étranger plein d'humanité le délivre, les voilà qui se livrent à des manifestations de sympathie et d'admiration. (Observer).

Le 27 novembre, M. le comte de Stolberg-Wernigerode mariait sa fille au prince de Reuss, dans son château de Jandwitz, près de Kupferberg, en Silésie. Cette fête de famille, commencée dans la joie, devait finir dans les larmes.

Le soir de la cérémonie et peu de temps avant de se mettre à table, la plus jeune des filles du comte, âgée de onze ans, s'était retirée dans sa chambre pour changer de toilette. Cette chambre n'étant pas éclairée, l'enfant s'appretait à allumer une bougie, quand le phosphore de l'allumette qu'elle tenait à la main tomba sur sa robe de mousseline, et en moins de temps qu'il nous en faut pour tracer ces lignes, l'infortunée jeune fille était environnée de flammes.

Elle s'élança dans la salle à manger, où deux domestiques tentèrent d'éteindre le feu, mais sans y parvenir. Atturé par les cris, le père accourut, se jeta sur son enfant, l'étreignit de toutes parts, mais sans être plus heureux. Quand on réussit enfin à maîtriser l'élément, il était trop tard. La malheureuse enfant expira après deux jours de souffrances indicibles. Le comte lui-même fut si gravement atteint qu'on craignit qu'il ne succombât victime de son dévouement; cependant sa situation s'est améliorée et on espère le sauver.

Il existe, dans le comté de Cornwall, un petit village appelé Flushing où reside un magon du nom de Porter. Un frère de cet homme disparut subitement, il y a quelque vingt ans. On ne le vit plus dans le village, et les voisins ne savaient sur son compte que ce qu'ils apprenaient par des conjectures ou de vagues rumeurs.

Les bruits étaient d'une nature sinistre, et les présomptions ne faisaient pas grand honneur au caractère de Porter. On s'imaginait que les hurlements qu'on entendait sortir du fond de la maison étaient poussés par le frère sequestré qui avait été soudainement soustrait aux regards des hommes. Ces bruits se multiplieraient et se répèrèrent, jusqu'à ce que l'emprisonnement du frère, devenu presque fou, devint enfin une conviction bien arrêtée. On entendait, surtout durant les froides nuits d'hiver, d'affreux cris perçants et de douloureuses lamentations. Cependant, malgré tous ces faits, qui atestaient qu'une pauvre creature humaine était en proie à des tourments horribles, personne dans tout le village ou aux environs ne faisait le moindre effort pour la délivrer. Il s'écoula ainsi vingt années, et l'histoire du misérable captif devint une légende qui eût pu passer pour une des anecdotes de la tyrannie féodale; mais tel le narrateur pouvait donner à celui qui l'écouloit une preuve auriculaire de la vérité de son récit, en le mettant à même d'entendre les cris du désolé prisonnier. Enfin vint à Flushing un homme étranger à la localité né dans le nord de l'Angleterre. Il apprit l'histoire de l'aliéné emprisonné, et après s'être assuré que ce récit pouvait être vrai, le docteur Byrne se mit en communication avec le secrétaire de l'intérieur, et régulièrement autorisé il pénétra, en compagnie de deux gentlemen, dans la maison de Porter, et alla directement à l'endroit où était relégué l'infortuné prisonnier.

C'était une petite chambre, un affreux réduit dont les quatre murailles suintaient d'humidité. Les ordures entassées pendant tant d'années avaient détruit en partie le plancher qui tombait tout pourri. Il s'exhalait une puanteur horrible. D'un côté était un vieux bois de lit dont le fond se composait de planches qui, ainsi qu'une partie du plancher, présentaient une masse d'ordures et de saletés. Sur ce bois de lit était assise une creature qui avait à peine conservé l'apparence d'un être humain; et, en effet, on le dépeint comme ressemblant à un singe ou à un babouin plutôt qu'à un homme. C'était là le frère de Porter qu'on avait perdu de vue. Il n'avait point de vêtements, point de lit pour se coucher, point de couverture, si ce n'est deux vieux sacs. Il était accroupi: ses genoux touchaient à son menton, ses pieds étaient liés l'un par-dessus l'autre, ses mains fortement crispées et ses bras attachés à ses côtés. Ses jointures s'étaient raidies, faute d'action. Ce n'était pas un fou enragé, il était tombé à l'état de cretinité. On fit venir des gens de service expérimentés. Il fut lavé, habillé et transporté au prochain asile d'aliénés. Nous ne présenterons des observations sur la conduite des parents que lorsqu'il aura été procédé à une enquête publique. Mais quel tableau de la nature humaine offrait la foule assemblée à la porte extérieure de Porter quand elle vit sortir le frère idiot ! Cette foule, nous dit-on, se composait de certaines personnes dont un grand nombre avaient connu ce malheureux dans sa jeunesse. Les uns s'empressaient de lui serrer la main; d'autres, les larmes aux yeux, demandaient: Se peut-il que ce soit là un homme ? D'autres, enfin, priaient Dieu de bénir le docteur Byrne. Quel tableau de cette foule étaient des gens qui, durant vingt années, s'étaient aperçus qu'un de leurs semblables, une de leurs connaissances, souffrait un cruel emprisonnement, et cependant ils n'avaient jamais fait un seul pas vers lui ! Maintenant qu'un étranger plein d'humanité le délivre, les voilà qui se livrent à des manifestations de sympathie et d'admiration. (Observer).

Le 27 novembre, M. le comte de Stolberg-Wernigerode mariait sa fille au prince de Reuss, dans son château de Jandwitz, près de Kupferberg, en Silésie. Cette fête de famille, commencée dans la joie, devait finir dans les larmes.

Le soir de la cérémonie et peu de temps avant de se mettre à table, la plus jeune des filles du comte, âgée de onze ans, s'était retirée dans sa chambre pour changer de toilette. Cette chambre n'étant pas éclairée, l'enfant s'appretait à allumer une bougie, quand le phosphore de l'allumette qu'elle tenait à la main tomba sur sa robe de mousseline, et en moins de temps qu'il nous en faut pour tracer ces lignes, l'infortunée jeune fille était environnée de flammes.

Elle s'élança dans la salle à manger, où deux domestiques tentèrent d'éteindre le feu, mais sans y parvenir. Atturé par les cris, le père accourut, se jeta sur son enfant, l'étreignit de toutes parts, mais sans être plus heureux. Quand on réussit enfin à maîtriser l'élément, il était trop tard. La malheureuse enfant expira après deux jours de souffrances indicibles. Le comte lui-même fut si gravement atteint qu'on craignit qu'il ne succombât victime de son dévouement; cependant sa situation s'est améliorée et on espère le sauver.

Il existe, dans le comté de Cornwall, un petit village appelé Flushing où reside un magon du nom de Porter. Un frère de cet homme disparut subitement, il y a quelque vingt ans. On ne le vit plus dans le village, et les voisins ne savaient sur son compte que ce qu'ils apprenaient par des conjectures ou de vagues rumeurs.

deux volumes, et qui a fait également la popularité du Magasin pittoresque et des Voyageurs anciens et modernes.

— On lit dans les grands journaux de Paris :

« Nous ne voyons rien de plus agréable à offrir pour étrennes que les riches robes et les foulards de la Compagnie des Indes, rue Grenelle-St.-Germain, 42, tels qu'ils arrivent avec leur boîte illustrée, de Singapour, Hong-kong, Calcutta, Shang-hai, à 1-40, 2 f., 3, 4, 5, 6, 7, 8, 11 et 15 f., qu'on paierait partout ailleurs 2-40, 3-50, 5, 6, 7, 8, 12, 15 et 20 fr. Gros et détail. Riches robes de l'Inde, inusables et inaltérables à l'eau, à 17 fr. la robe; 25, 28, 35, 48, 58, 65, 90 et 120 la robe extra. Envoi de marchandises et échantillons franco. Tous ces foulards d'impression nouvelle sont d'une richesse surprenante. »